

Herausgegeben von:

Thomas Corsten  
Peter Kruschwitz  
Fritz Mitthof  
Bernhard Palme

# TYCHE

Beiträge zur Alten Geschichte  
Papyrologie und Epigraphik

 **HOLZHAUSEN**  
Der Verlag

Band 35, 2020

## I N H A L T S V E R Z E I C H N I S

Carmelina A r i o s t o — Antonello V i l e l l a — Norbert Z i m m e r - m a n n: Un inedito cippo sepolcrale da Roma (Taf. 1) .....	1
Andrea B e r n i n i: Due lettere latine frammentarie su papiro (Taf. 2) .....	5
Chiara C e n a t i: Von der Nekropole in den Kindergarten: Der seltsame Fall von zwei stadtrömischen Grabinschriften in Kärnten (Taf. 3–5) .....	13
W. Graham C l a y t o r: Public Land in Private Hands: Two Rent Receipts from the Archive of Asoeis and Atammon (Taf. 6–7) .....	25
Denis F e i s s e l: Invocations chrétiennes à Éphèse (Taf. 8–9) .....	35
Aikaterini K o r o l i — Amphilochios P a p a t h o m a s: The King, the Palace, the Circus, and a Notary. A New Late Antique Literary Papyrus (Taf. 10) .....	47
Sophie K o v a r i k: Der herakleopolitische Notar Paulos: Ein Kompromiss aus dem umayyadischen Ägypten — der bisher späteste griechische Vertrag (Taf. 11–12) .....	55
Peter K r u s c h w i t z: Five Feet Under: Exhuming the Uses of the Pentameter in Roman Folk Poetry .....	71
Adrian C. L i n d e n - H i g h: Testamentary Manumission for Slaves of Roman Imperial Soldiers .....	99
Nino L u r a g h i: Herodot und das Ende der Perserkriege. Ein Beitrag zur Tendenz der Historien .....	127
Bülent Ö z t ü r k: New Inscriptions from Karadeniz Ereğli Museum IV (Herakleia Pontike and Tieion/Tios) (Taf. 13–18) .....	143
Andrea R a g g i: [ <i>C. Iu</i> ]lius Menodorus, il primo tribuno militare dalla provincia d'Asia (Taf. 19) .....	157
Peter S i e w e r t: Eine epigraphische „Werkstatt“ des 6. Jh. v. Chr. in Olympia? (Taf. 20–22) .....	171
Søren Lund S ø r e n s e n — Klaus G e u s: A Macedonian King in Arabia. Seleukos IV in Two Old South Arabian Inscriptions. A corrected synchronism and its consequences .....	175
Christian W a l l n e r: Die Inschriften des Museums in Yozgat — Addenda (2) (Taf. 23–28) .....	181
Uri Y i f t a c h: A Petition to the <i>Iuridicus</i> from the Archive of Ptolemaios Son of Diodoros (147 CE, Theadelphia) (Taf. 29–31) .....	195
Bemerkungen zu Papyri XXXIII (<Korr. Tyche> 950–988) .....	219
Adnotationes epigraphicae XI (<Adn. Tyche> 116–118) .....	241

Buchbesprechungen ..... 251

Frank D a u b n e r, *Makedonien nach den Königen (168 v. Chr.–14 n. Chr.)* (Historia. Einzelschriften 251), Stuttgart: Steiner 2018 (K. Freitag: 251) — Luis Ángel H i d a l g o M a r t í n, Jonathan E d m o n d s e n, Juana M á r q u e z P é r e z, José Luis R a m í r e z S á d a b a, *Nueva epigrafía funeraria de Augusta Emerita. Tituli sepulcrales urbanos (ss. I–VII) y su contexto arqueológico (NEFAE)* (Memoria I. Monografías arqueológicas de Mérida), Mérida 2019 (S. Tantimonaco: 253) — Stephen M i t c h e l l, David F r e n c h, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra). Vol. II: Late Roman, Byzantine and other Texts* (Vestigia 72), München 2019 (Ch. Wallner: 257).

Tafeln 1–32

DEDICATVM

FVNDATORIBVS

**GERHARD DOBESCH**

**HERMANN HARRAUER**

**PETER SIEWERT**

**EKKEHARD WEBER**

OCTOGENARIIS

DENIS FEISSEL

## Invocations chrétiennes à Éphèse

Planches 8–9

### I. Deux invocations à l'archange Michel et une *tabula lusoria* (VI<sup>e</sup> s.)

Cinq fragments d'une épaisse plaque de marbre bleuâtre, probablement une dalle de pavement, découverts dans la fouille du côté sud de l'Agora, furent copiés en 1907 par J. Keil (pl. 8, fig. 1)<sup>1</sup>. Nous avons retrouvé dans la collection lapidaire, en 1991, les deux fragments inscrits constituant l'angle inférieur droit de la plaque, auxquels nous avons pu joindre en 1996 l'un des fragments non inscrits (pl. 8, fig. 2)<sup>2</sup>. Les cinq fragments sont jointifs mais la plaque reste incomplète en haut et à gauche. Dimensions de l'ensemble d'après Keil : ht. 0,63 m ; larg. 0,80 m ; ép. 0,09 m ; ht. des lettres 0,026 m (lettres plus hautes à la l. 4). La restitution du texte, comme de la *tabula lusoria*, montre que la plaque complète devait à l'origine mesurer environ 1 × 1 m.

Une inscription de quatre lignes, mutilées à gauche, occupe la partie inférieure de la plaque. Au dessus de l'inscription, deux séries de carrés alignés dessinent une table de jeu. D'après le dessin de Keil, on reconnaît en haut une rangée complète de douze cases, divisée au milieu par un grand X, et plus bas une rangée semblable dont les trois premières cases ont disparu<sup>3</sup>. Il suffit de restituer en outre une première rangée de douze cases, disparue avec la partie supérieure de la plaque, pour obtenir une *tabula lusoria* du type dit « à 36 cases » (36-Felderspiel), type qui correspond, comme l'a montré R. Merkelbach, au *ludus latrunculorum*<sup>4</sup>. Keil (cité n. 1) considérait l'inscription comme antérieure à la *tabula lusoria*, ce qui est difficilement démontrable. On peut

---

<sup>1</sup> Keil note à la date du 30 septembre 1907 (Skizzenbuchblatt 1499) : « Griechische Agora, Südseite im Innern, etwas westlich der Mitte. Fünf Fragmente einer Platte, welche später als Spieltafel verwendet wurde ».

<sup>2</sup> Les deux fragments inscrits sont enregistrés au « Domitiansdepot » sous les n<sup>os</sup> 1094 (fr. gauche) et 1238 (fr. droit). Le fragment n<sup>o</sup> 1238 porte aussi le n<sup>o</sup> K 984. On remarque sur le fragment anépigraphe (pl. 8, fig. 2) les traces d'un graffite légèrement incisé, antérieur à la *tabula lusoria* qui lui est superposée. S'agit-il d'un dessin de bateau ? Il faudrait un relevé précis pour s'en assurer.

<sup>3</sup> Cette *tabula lusoria* est une variante du type "3Rows.6: 3 x 12 squares divided by rosette" dans la classification de Ch. Roueché, *Using civic space: identifying the evidence*, in: W. Eck, P. Funke (edd.), *Öffentlichkeit – Monument – Text. XIV Congressus Internationalis Epigraphiae Graecae et Latinae. Akten* (CIL, Auctarium, series nova 4), Berlin 2014, 135–158, voir p. 156 pour le type cité. Dans le cas d'Éphèse, la rosette est remplacée par un simple X.

<sup>4</sup> R. Merkelbach, *Eine tabula lusoria für den ludus latrunculorum*, ZPE 28 (1978) 48–50.

seulement constater, quelle que soit leur date relative, qu'il n'y a pas ici de lien intrinsèque entre la table et le texte inscrit<sup>5</sup>.

Les lignes de l'inscription sont guidées par des réglures horizontales finement incisées, distinctes sur le fragment droit au-dessus des lignes 1, 2 et 3. La gravure des lettres est peu soignée, quoique constante dans ses formes : *alpha* à barre brisée ; *bêta* à panses inégales, sur base horizontale ; *epsilon* et *sigma* carrés ; *oméga* lunaire. Corrections du lapicide : l. 1 *mu* regravé sur un *epsilon* carré ; l. 4 *iota* transformé en *upsilon*. Nombreuses ligatures : l. 1 HA, MHT, l. 2 HC, OY, OY, l. 3 EI, HT, HC, NTHC. Signe d'abréviation : l. 2 K terminé par un trait ondulé = κ(αί). D'après l'écriture, à défaut d'autres indices chronologiques, l'inscription ne paraît guère antérieure au milieu du VI<sup>e</sup> s. : le *bêta* à base horizontale, formant une sorte de L, apparaît vers cette époque<sup>6</sup> ; et le *chi* à traverse courte, en forme de croix latine inclinée, corrobore cette datation approximative<sup>7</sup>.

D'après le dessin de Keil (et pour le fragment de droite d'après la pierre elle-même) l'inscription est entrée dans le *Repertorium* de 1980 sous la forme suivante<sup>8</sup> :

] Μιχαηλ δορυλοσκω μεταβοή-  
[θησον συν]οδίας ταύτης κ(αί) τοῦ καβικλαρίου Θ.[  
]ελεπαυκω μεταβοήθησον τῆς ντα[ ]  
] ταύτης

Incomplètement déchiffré aux l. 1 et 3, incomplètement restitué ailleurs, ce texte méritait d'être réexaminé. P. Nowakowski, à qui nous avons communiqué en 2016 un texte révisé encore provisoire, a bien voulu le joindre à son recueil des inscriptions hagiographiques de l'Asie Mineure, non sans y apporter sa propre contribution<sup>9</sup>. Dans le présent article, nous reprenons pour une part nos restitutions d'alors mais donnons de l'ensemble une interprétation nouvelle.

<sup>5</sup> À la différence d'une *tabula* de même type (I.Eph. II 556) dont l'inscription de 36 lettres est répartie dans les 36 cases : ἡ τάβλα χρυσοῦ ἀπολία (plutôt que ἀπολία dans l'édition) τέρωιν ἔχουσα πολλήν. La *tabula* I.Eph. II 556 A est anépigraphhe.

<sup>6</sup> Le premier exemple daté de ce type de *bêta* remonte à Justin II (565–578) : voir I. Ševčenko, *Inscription commemorating Sisinnios, «curator» of Tzurulon (A.D. 813)*, Byzantion 35 (1965) 567 et n. 1 ; Id., *The Inscription of Justin II's Time on the Mevlevihane (Rhesion) Gate at Istanbul*, Zbornik Radova Vizantološkog Instituta 12 (1970) 3.

<sup>7</sup> *Chi* en forme de croix : à Thessalonique, en 525 (D. Feissel, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine*, Paris 1983, n° 134, l. 4 ἐπάρχων) ; à Éphèse, vers 530–540, dans une lettre de l'évêque Hypatios (I.Eph. VII 2, 4135, l. 23 ἔχειν) ; à Sardes, pas avant 539 (I.Sardis 19, l. 3 Ὑπερείου). Le trésor d'argenterie de Sion, en Lycie, dont les estampilles appartiennent à la dernière partie du règne de Justinien, présente la même particularité : voir I. Ševčenko, *The Sion Treasure: The Evidence of the Inscriptions*, in : S. A. Boyd, M. Mundell Mango (edd.), *Ecclesiastical Silver Plate in Sixth-Century Byzantium*, Washington D.C. 1992, 49 et n. 13 (notamment dans le nom de l'évêque Εὐτυχιανός).

<sup>8</sup> H. Engelmann, D. Kribbe, R. Merkelbach, I.Eph. IV 1347 : « Anrufung des Erzengels Michael. (...) Skizzenbuch 1499 (Keil). Ein Teil im Depot, nr. 1238 ».

<sup>9</sup> P. Nowakowski, *Inscribing the Saints in Late Antique Anatolia* (JJP Suppl. 34), Varsovie 2018, 335–336. Pour la restitution de la l. 3, cf. *infra* n. 14.

Le nom Μιχαήλ (l. 1) et l'impératif qui suit constituent à l'évidence une invocation à saint Michel, ce qui conduit à restituer au début des l. 1 et 3 le vocatif ἀρχάγγελε. On se gardera toutefois de lire aux mêmes lignes l'impératif μεταβοήθησον, verbe composé dont on ne connaît pas d'exemple. Le préverbe μετα- est en fait illusoire puisque, dans les deux cas, on doit clairement lire HT, en ligature, et non pas ET. Il faut donc s'en tenir au verbe simple βοήθειν, chaque fois suivi de compléments au génitif, et reconsidérer les mots précédents<sup>10</sup>.

La séquence récurrente ΚΩΜΗΤΑ, qui aux l. 1 et 3 précède l'impératif βοήθησον, est clairement le vocatif de κωμήτης (« villageois ») ; ce n'est pas une graphie du nom de personne Κομιτᾶς, inconciliable avec la formule d'invocation. La séquence ΔΟΡΥΛΟC, qui à la l. 1 réunit le vocatif Μιχαήλ au vocatif κωμήτα, conduit à identifier un composé inédit, Δορυλοσκωμήτα, apposé au nom de l'archange Michel. Cette forme d'ethnique révèle un toponyme nouveau, Doryloskômè, manifestement formé sur le nom de Dorylaos, héros éponyme de la cité de Dorylaeion en Phrygie<sup>11</sup>. Il est donc probable que Saint-Michel de Doryloskômè était un sanctuaire phrygien et non pas éphésien.

La même interprétation vaut pour la l. 3, où l'archange est cette fois appelé Παυκωμήτα, dérivé d'un toponyme nouveau lui aussi, Paukômè. Le premier élément, là encore, oriente vers l'onomastique de l'Asie Mineure : le nom indigène Παιος, attesté en Carie à l'époque hellénistique, semble avoir disparu assez tôt de l'anthroponymie, mais le féminin Παια n'est pas rare dans la Lycie romaine<sup>12</sup>. Un toponyme asianique comme Παυκώμη a pu traverser les siècles comme beaucoup d'autres. Sa localisation n'est pas connue mais la mention conjointe de Saint-Michel de Doryloskomè et Saint-Michel de Paukômè rend plausible dans les deux cas l'hypothèse phrygienne<sup>13</sup>. Sans préjuger des restitutions à suivre, la double invocation se reconstruit déjà partiellement<sup>14</sup> :

[- - - ἀρχάγγελε] Μιχαήλ Δορυλοσκωμήτα, βοή-  
[θησον τῆς - - -]οδίας ταύτης κ(αὶ) τοῦ καθικλαρίου ΘΙ  
[- - - - ἀρχάγγ]ελε Παυκωμήτα, βοήθησον τῆς ΥΤΑ  
[- - - - - - - -] ταύτης. *vacat*

<sup>10</sup> La construction de βοήθειν hésite à cette époque entre le datif classique, le génitif ou l'accusatif. Pour le datif, cf. I.Eph. IV 1357 : ἴ[γι]ε [Μι]χαήλ, βοήθησον Μαργαρήτη ; ibid. 1374/1 : κύριε βοήθησον τῷ δούλῳ σου Ἀνδρήα. Pour l'accusatif dans une invocation de Cappadoce, voir *infra* n. 51.

<sup>11</sup> La forme de ce composé n'est pas régulière : formé sur Δορύλαος, ce devrait être Δορυλαουκώμη, sur le modèle de composés formés sur une base thématique (nom de dieu, de héros ou de personne) au génitif, comme on en connaît beaucoup en Asie Mineure (Αββουκώμη, Αττιουκώμη, Δαουκώμη etc.). Δορυλοσκώμη pourrait s'expliquer par l'analogie de toponymes à premier élément athématique, comme Διοσκώμη, Μηνοσκώμη.

<sup>12</sup> L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Prague 1964, § 1225-1; LPGN V.B s.v.

<sup>13</sup> Au composé Παυ-κωμήτης, sans flexion du premier élément, on peut comparer Δευκωμήτης, du nom d'un village phrygien de la vallée du Haut-Tembris d'après l'épithape chrétienne SEG XXVIII 1099.

<sup>14</sup> La restitution de la l. 3 appartient à Nowakowski, *Inscribing the Saints* (*supra* n. 9). Elle est évidemment préférable à ma précédente lecture de la l. 3, dont j'avais fait part à l'auteur et qu'il a citée en note : [ἀρχάγγελε Μιχα]ἴε[λ] Ἐπαυκωμήτα.

L'inscription d'Éphèse atteste ainsi l'existence d'un culte de saint Michel dans deux villages anatoliens inconnus jusqu'ici. Les deux invocations, gravées de la même main, sont étroitement liées mais ne désignent pas ceux qu'elles visent dans les mêmes termes. La première émane d'une collectivité, indiquée par le terme [- -]οδίας, ainsi que d'un personnage à part, τοῦ καβικλαρίου. La seconde invocation, mutilée elle aussi, renvoie peut-être au même groupe que la première, mais ne distingue personne en particulier.

Les précédents éditeurs lisent à la l. 2 : [τῆς συν]οδίας ταύτης κ(αὶ) τοῦ καβικλαρίου. Qu'est-ce qu'un καβικλάριος ? Non pas comme on l'a suggéré un *cubicularius*<sup>15</sup>, soit un eunuque chambellan du Palais impérial, mais comme j'ai eu l'occasion de le signaler ailleurs<sup>16</sup>, un *clavicularius*, c'est-à-dire un gardien de prison. Le grec n'ignore pas la forme primitive, κλαουικουλάριος<sup>17</sup>. Ici καβικλάριος résulte d'une syncope (*clavicularius* > *clavicularius*) suivie d'une dissimilation (*cl-cl-* > *c-cl*). On trouve encore d'autres variantes : καβικουλάριος, chez Jean Lydos<sup>18</sup> ; καπικλάριος, forme répandue surtout dans les sources hagiographiques<sup>19</sup>. Généralement rendu par « gardien de prison »<sup>20</sup>, le mot est glosé plus précisément par Jean Lydos : τοὺς δεσμὰ περιτιθεμένους<sup>21</sup>. Le *clavicularius* est donc, parmi les gardiens de prison, celui qui enchaîne les prisonniers. Ses clés ne sont pas, ou pas seulement, celles de la prison mais celles des chaînes.

Revenons au début de la l. 2, [- -]οδίας ταύτης. Keil notait sur sa fiche de 1907 : « συνοδία : Karawane ». C'est la restitution retenue, sans commentaire, par l'édition de 1980. Le sens de « caravane », bien illustré par les inscriptions de Palmyre à l'époque impériale<sup>22</sup>, serait plus inattendu dans l'Asie Mineure du Bas-Empire. Ce n'est d'ailleurs pas la seule acception du mot συνοδία. L'Asie Mineure romaine connaît des συνοδίαί, confréries vouées aux cultes traditionnels, et plus tard sous l'Empire chrétien des συνοδίαί attachées au sanctuaire d'un saint. Une συνοδία de saint Georges des Estyanoi (ou

<sup>15</sup> I.Eph. IV 1347 : « cubicularius ? », sans autre commentaire. Il ne faut pas confondre καβικλάριος et κουβουκλάριος, du latin *cubuclarius*, variante tardive de *cubicularius* / κουβικουλάριος : voir V. Binder, *Sprachkontakt und Diglossie. Lateinische Wörter im Griechischen als Quellen für die lateinische Sprachgeschichte und das Vulgärlatein*, Hambourg 2000, 175.

<sup>16</sup> G. Dagon, D. Feissel, *Inscriptions de Cilicie*, Paris 1987, 224, avec d'autres références épigraphiques et littéraires (signalé par SEG XXXVII 915).

<sup>17</sup> S. Daris, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barcelone 21991, s.v. κλαουικουλάριος, 55. À Oxyrhynchos au VI<sup>e</sup> s., le *clavicularius* apparaît au côté d'autres auxiliaires de justice : dans le compte O.Ashm.Shelton 51 = SB I 2252, avec des *cursores*, des *praecones* et des bourreaux (δήμιοι) ; dans le reçu SB XXII 15723 (dernier quart du VI<sup>e</sup> s.) également avec un bourreau. Je tiens à remercier le relecteur anonyme à qui je dois ces dernières références ainsi que d'autres précisions.

<sup>18</sup> Lyd. mag. III 8 et 16 : dans ces deux chapitres, la graphie καβι- est celle du manuscrit unique, corrigée κλαβι- dans les éditions (sauf celle de J. D. Fuss, Paris 1812).

<sup>19</sup> Pour καπικλάριος, Binder, *Sprachkontakt* (*supra* n. 15) 180–181, suppose une contamination de *clavicularius* et *capitularius*, peu probable vu que les deux mots sont de sens très différent.

<sup>20</sup> LSJ, Revised Suppl., s.v. καβικλάριος, « keeper of a prison » (cite entre autres I.Eph. 1347) ; LBG, s.v. κλαβικουλάριος, « Gefängniswärter ».

<sup>21</sup> Lyd. mag. III 8.

<sup>22</sup> Notamment IGLS XVII 1, 127.

Estylénoi), près de Séleucie de Pisidie, est attestée par deux listes de ses membres<sup>23</sup>. Une συνοδία de saint Michel ne surprendrait pas dans cette Anataolie centrale où l'archange avait ses sanctuaires les plus illustres : celui de Germia en Galatie, visité au vi<sup>e</sup> siècle par Justinien, celui de Chônai en Phrygie devenu plus tard un centre majeur de pèlerinage. C'est apparemment pour sa dévotion à l'archange qu'une confrérie, présente à Sagalassos en Pisidie, porte le nom de Michaëlitai<sup>24</sup>. Rien n'empêcherait a priori que le saint patron de Doryloskômè et de Paukômè ait eu dans ces villages une συνοδία attachée à son culte. Pourtant cette lecture ne va pas sans difficultés. En raison du démonstratif, [τῆς συν]οδίας ταύτης semblerait indiquer la présence à l'agora d'Éphèse d'un local de confrérie, ce qui ne va pas de soi pour une association étrangère à la cité. Objection plus grave peut-être, on ne voit guère de rapport entre la supposée confrérie de Doryloskômè et le rôle d'un géolier, καβικλάριος.

Pour éviter ces difficultés, il faut une alternative au mot συνοδία. C'est pourquoi je propose de restituer : βοή[θησον τῆς κουστ]οδίας ταύτης κ(αί) τοῦ καβικλαρίου, « viens-en aide à la garde que voici et au géolier ». Calqué sur le latin custodia, le grec κουστωδία<sup>25</sup> apparaît de bonne heure : l'Évangile de saint Matthieu désigne par là les soldats montant la garde auprès du tombeau du Christ<sup>26</sup>. Comme son modèle latin<sup>27</sup>, le mot grec peut s'entendre tantôt du corps de garde d'une prison (sens retenu par les lexicographes byzantins)<sup>28</sup>, tantôt de la prison elle-même<sup>29</sup>. Un acte de vente latin, rédigé à Ravenne peu avant 591, porte la signature de cinq témoins ; l'un d'eux avait son

<sup>23</sup> En dernier lieu Nowakowski, *Inscribing the Saints* (*supra* n. 9) 442–445. Dans la liste 1, au lieu des noms Πορφύρις, Ἀντιφῶν, Ἄρις (l. 5), on lira de préférence Πορφύρις ἀντιφωνάρις : dérivé de ἀντίφωνον, ce mot nouveau paraît désigner une sorte de chantre. Voir aussi, sur la l. 9, AE 2002, 1480.

<sup>24</sup> SEG XLIV 1411 ; Nowakowski, *Inscribing the Saints* (*supra* n. 9) 447 : Νικᾷ ἡ τόχη Μιχαιλτῶν κατὰ πᾶσαν πόλιν κὲ χώραν. Cette acclamation sur un plat de céramique a pu être incisée sur place, à Sagalassos, mais la formule « en toute cité et en toute province » (ou « en tout pays ») signifie que le rayonnement des Michaëlitai est censé dépasser le cadre local. Nowakowski écarte mon interprétation de χώρα (Bull. ép. 1995, 740) pour revenir à celle du premier éditeur : « Long live the Michaelitae in the entire city and (her) territory ! ». Il faut pourtant distinguer entre κατὰ πᾶσαν πόλιν et κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν. Le sens de πᾶς, sans l'article, est distributif (par exemple, Act. 15, 36 : κατὰ πόλιν πᾶσαν ἐν αἷς κατηγοηλάμεν). D'après le TLG, la formule κατὰ πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν est fréquente dans l'hagiographie, l'hymnographie et chez des auteurs médiévaux.

<sup>25</sup> Écrit ici κουστωδία, par banale confusion entre *omicron* et *oméga*.

<sup>26</sup> Mt. 27, 65 et 28, 11, objet de très nombreuses citations patristiques. Cf. P. Hoffmann, T. Hieke, U. Bauer, *Synoptic concordance* 3 (2015) 281, s.v. κουστωδία, « Wache, Wachmannschaft ».

<sup>27</sup> ThLL, s.v. custodia, col. 1558, § III A b (hommes de garde) et 1559, § III B (prison), deux acceptions classiques en latin. Le mot peut également désigner le prisonnier, par exemple Dig. 48, 3, 14, § 4 : *Quod si ipse custos custodiam interfecerit, homicidii reus est*. Cette acception est sans exemple en grec.

<sup>28</sup> Phot. Lex. K 1037 : κουστωδία· τὸ τῷ δεσμοτηρίῳ ἐπικείμενον στράτευμα. De même Suda, K 2196.

<sup>29</sup> Pall. hist. Laus. 38, 4 : ἄγει ὡς ἐν δικαστηρίῳ καὶ βάλλει αὐτὸν εἰς τὴν λεγομένην κουστωδίαν.

domicile *ante custodia charcer(is)*, ce que l'éditeur J.-O. Tjäder a justement traduit : « gegenüber der Wache des Gefängnisses »<sup>30</sup>. Le seul exemple jusqu'ici connu du mot dans l'épigraphie grecque est plus ancien : sous Gordien III (238–244), une inscription de Bostra rend hommage à un tribun de la III<sup>e</sup> légion ayant exercé la fonction de *πραιπόσιτος κουστωδιῶν*<sup>31</sup>. D'autre part une glose empruntée à Jean Lydos (à peu près contemporain de notre inscription) définit la *custodia* comme une troupe de 60 hommes<sup>32</sup>.

Il ne s'agit sans doute pas à Éphèse d'une troupe aussi importante, mais d'un petit nombre de soldats chargés de la garde des détenus<sup>33</sup>. On n'a pas lieu de faire ici une distinction trop tranchée entre les hommes qui composent ce corps de garde et le poste de garde où ils sont logés : l'invocation à l'archange vise indistinctement le lieu et ses occupants. Il est néanmoins certain que le démonstratif de la l. 2, [τῆς κουστ]οδίας ταύτης (comme d'ailleurs ταύτης à la l. 4), doit désigner un lieu précis. Or une inscription indiquant la présence, sur le côté sud de l'agora, d'un poste de garde et d'un géolier n'est pas sans intérêt pour la topographie d'Éphèse à la fin de l'Antiquité. On sait que le portique de Néron, qui borde le côté oriental de la place, a pu faire fonction à cette époque de siège du gouvernement provincial : on y a en effet inscrit, précisément dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s., une série de documents juridiques, impériaux, préfectoraux et proconsulaires<sup>34</sup>. Il ne paraît pas invraisemblable qu'un local d'incarcération, probablement destiné aux prévenus plutôt qu'aux condamnés, ait fonctionné à la même époque à proximité du tribunal. Pourquoi l'invocation s'adresse-t-elle ici à un sanctuaire phrygien de l'archange plutôt qu'à un sanctuaire éphésien, la question reste sans réponse, sauf à admettre que nos gardiens de prison étaient eux-même originaires des villages en question. L'inscription d'Éphèse vient en tout cas s'ajouter aux rares documents de l'Antiquité tardive qui illustrent l'institution carcérale<sup>35</sup>. On serait tenté d'en rapprocher

<sup>30</sup> P.Ital. 36 (p. 112–119), l. 67, cf. *ibid.*, p. 279, n. 24 (« Wachthaus »). Voir aussi P.Vindob. L 75, édité par F. Mitthof, *Osterindulgenz: eine neue spätantike Kaiserkonstitution auf Papyrus*, in: F. Beutler, W. Hameter (edd.), « Eine ganz normale Inschrift »... und ähnliches zum Geburtstag von Ekkehard Weber, Vienne 2005, 449–459. Cette amnistie pascale, promulguée par Léon I<sup>er</sup> entre 465 et 467, désigne pour bénéficiaires (l. 5–6) : *q[ui] pro le[vi]oribus del[ic]tis vel crim[inibus] c[arc]erali de[ti]nentur custodia*.

<sup>31</sup> IGLS XIII 1, 9088. Cet hommage est dédié par les membres de l'officium du gouverneur chargés des prisonniers, οἱ ὀφικιάλ[ι]οὶ τῶν δεσμ[ω]τῶν.

<sup>32</sup> L. Burgmann, Ch. Gastgeber, J. Diethart, *Lexikographische Testimonia der Werke des Ioannes Lydos* (Fontes Minores 10), Frankfurt am Main 1998, 228, l. 14 : *κουστωδία ἄνδρες ζ'*. Cette glose, transmise par un lexique de Lydos, a très probablement pour source *De magistratibus* I, 46 (incomplet dans la tradition directe).

<sup>33</sup> En Libye, sous Anastase, sept soldats sont affectés à la garde de la prison ducale : *εἰς παραφυλακὴν τοῦ δημοσίου δεσμοτηρίου* (SEG IX 356, l. 32–33).

<sup>34</sup> Voir provisoirement D. Feissel, *Épigraphie administrative et topographie urbaine : l'emplacement des actes inscrits dans l'Éphèse protobyzantine (IV<sup>e</sup>–VI<sup>e</sup> s.)*, in : R. Pillinger et al. (edd.), *Efeso paleocristiana e bizantina – Frühchristliches und byzantinisches Ephesos*, Vienne 1999, 121–132, aux p. 126–127 et 131.

<sup>35</sup> Outre les papyrus cités à la n. 30, et l'édit d'Anastase cité n. 33, on connaît en Arabie la prison (φορρά) édifée en 539/540 par l'évêque Paul de Gérasa, destinée à la garde des prévenus

spécialement la curieuse série d'invocations chrétiennes retrouvées à Corinthe sur les dalles d'un cachot souterrain, situé lui aussi sur le côté de l'agora. Toutefois, à la différence d'Éphèse, l'invocation n'est pas à Corinthe celle des gardiens mais celle des détenus, appelant Dieu à les secourir et à châtier leurs adversaires<sup>36</sup>.

Deux points de notre inscription restent à élucider. À la suite du mot *καβικλαρίου*, la l. 2 se termine par les lettres ΘΙ, suivies d'un *vacat*<sup>37</sup>, soit le début d'un mot continuant à la l. 3. S'il s'agissait du nom du *clavicularius*, il faudrait lire ΘΙ-, avec *thêta* majuscule<sup>38</sup>. Il n'est cependant pas nécessaire que l'invocation désigne nommément le personnage. Si la première invocation se termine par *καβικλαρίου*, la seconde peut ensuite invoquer, au vocatif, le « divin archange Michel », *θ[ε] Μιχαήλ ἀρχάγγ]ελε*. Du moins n'est-il pas rare que l'épithète *θεῖος* s'applique à un archange. Sozomène écrit ainsi, vers 440, à propos du célèbre Michaëlion de l'Anaplous, sur le Bosphore : « à ce qu'on croit, le divin archange Michel fait là son apparition »<sup>39</sup>.

Enfin les dernières lettres de la l. 3 posent un problème difficile à résoudre. Aucun mot ne peut, sans correction, commencer par les lettres YTA. Il convient de restituer, entre τῆς l. 3 et ταύτης l. 4, un substantif féminin au génitif singulier, mais le mot manquant ne doit pas être le même qu'à la l. 3, *κουστοδίας* : en effet ce mot de dix lettres comblerait à lui seul la lacune de la l. 4, dont les lettres sont plus grandes qu'aux lignes précédentes, ce qui laisserait en suspens la fin de la l. 3. Le terme à restituer pourrait être assez court, si l'on admet un *vacat* au début de la l. 4. Les lettres THCYTA permettraient de lire, sans correction trop forte, *βοήθησον τῆς <ε>ὐτα[[ζίας] ταύτης*, ou peut-être mieux τῆς <σ>υ<ν>τά[[ξεως] ταύτης<sup>40</sup>. Ce sont là toutefois des conjectures fragiles que nous nous abstenons d'introduire dans le texte.

---

(ὕπαιτίων) et non des condamnés (κατακρίτων) : P.-L. Gatier, *Nouvelles inscriptions de Gerasa*, Syria 62 (1985) 297–312 (SEG XXXV 1571).

<sup>36</sup> E. Sironen, IG IV<sup>2</sup> 3, 1270–1294. Voir C. Breytenbach, *Christian prisoners: fifth and sixth century inscriptions from Corinth*, in: D. F. Tolmie (ed.), *Perspectives on the socially disadvantaged in early Christianity* (Acta Theologica, Suppl. 23), Bloemfontein 2016, 302–309.

<sup>37</sup> D'après le dessin de Keil, I.Eph. IV 1347 transcrit un Θ majuscule, suivi d'un point pour une lettre non identifiée. Une marge de 4 ou 5 cm sépare la fin des lignes du bord droit de la pierre, dont la surface est en partie arrachée. Il ne manque cependant aucune lettre à la fin de la l. 1, ni probablement à la fin de la l. 2.

<sup>38</sup> Suivant ma suggestion (lettre de 2016), Nowakowski, *Inscribing the Saints* (*supra* n. 9) a retenu cette hypothèse et traduit en conséquence : *help this synodia and the prison guard Thi[- -]*.

<sup>39</sup> Soz. hist. eccl. II, 3, 9 : *πεπίστευται ἐνθάδε ἐπιφαίνεσθαι Μιχαήλ τὸν θεῖον ἀρχάγγελον* (sur Saint-Michel de l'Anaplous, voir R. Janin, *Églises et monastères de Constantinople*, Paris 1969, 338–340). À la même époque, *θεῖος ἀρχάγγελος* se lit chez Théodoret. Les exemples médiévaux ne manquent pas, notamment chez Psellos et Néophyte le Reclus.

<sup>40</sup> La lecture τῆς <ε>ὐτα[[ζίας] suppose l'omission d'un *epsilon* carré après un *sigma* carré, soit une sorte d'haplographie. Mon autre conjecture, τῆς <σ>υ<ν>τά[[ξεως] (signalée en note par Nowakowski, *Inscribing the Saints*, *supra* n. 9) suppose l'haplographie du *sigma*. Il est vrai que le terme est employé à Éphèse, vers la même époque, pour deux constructions de l'évêque Iôannēs : une porte monumentale de la cathédrale Sainte-Marie (I.Eph. VII 2, 4128 : ἔστη ἡ σύνταξις τοῦ περιθύρου) et celle d'une annexe de la basilique Saint-Jean (SEG XXVIII 867 :

En revanche, pour revenir au début de la l. 1, il reste assez de place avant ἀρχάγγελε pour restituer une épithète, que ce soit Ἄγιε ou Θεῖε (ou Θῖε comme à la ligne suivante). On attend également, à une date aussi tardive, que le texte soit précédé d'une croix. La double dédicace pourrait finalement se lire et se traduire ainsi :

[† Θεῖε ἀρχάγγελε] Μιχαὴλ Δορυλοσκωμῆτα, βοή-  
 [θησον τῆς κουστ]οδίας ταύτης κ(αὶ) τοῦ καβικλαρίου· θῖ-  
 [ε Μιχαὴλ ἀρχάγγ]ελε Παυκωμῆτα, βοήθησον τῆς ΥΤΑ  
 [- - -] ταύτης. *vacat*

[† *Divin archange*] *Michel de Doryloskômè, viens en aide au poste de garde que voici et au gardien des clés. Di[vin Michel archan]ge de Paukômè, viens en aide à cette [...].*

## II. Une invocation cryptographique méconnue (IV<sup>e</sup>–VI<sup>e</sup> s.)

Un fragment d'architrave dorique, réemployé à l'époque protobyzantine dans un contexte archéologique indéterminé, présente au lit supérieur une invocation chrétienne. Inventoriée sous le n° 4629<sup>41</sup>, l'inscription a paru en 1993 sous la forme suivante<sup>42</sup> :

Κ(ύριε) βοήθη | τῷ οἰκοδο|μήσαντι |<sup>4</sup> τὰ οἰδρία | † δελσλλ | ο.βαυλο | λθσβν †

À défaut de revoir la pierre, les photos mises à notre disposition (pl. 9, fig. 3) permettent de contrôler cette édition princeps<sup>43</sup>. L'inscription est surmontée d'un grand cercle, sans aucun décor dans le champ : peut-être devait-il recevoir une croix qui n'a pas été exécutée. Les quatre premières lignes appellent peu de remarques. L'abréviation initiale, non pas K mais KE, est surmontée d'un trait horizontal, forme ordinaire du *nomen sacrum* abrégé Κ(ύριε). En ramenant les mots suivants à l'orthographe classique, on peut lire : Κ(ύριε), βοήθει τῷ οἰκοδομήσαντι τὰ ὑδρεῖα, « Seigneur, viens en aide à celui qui a construit les *hydreia* ». L'auteur de l'invocation est loin de se vanter de ces travaux comme le ferait traditionnellement un évergète, un haut fonctionnaire ou un architecte. Soucieux de protéger son anonymat, il s'abrite derrière son rôle d'entrepreneur ou peut-être de simple artisan du bâtiment (οἰκοδόμος). La mention d'ὑδρεῖα renvoie évidemment à des ouvrages hydrauliques, mais le terme peut désigner aussi bien des

ἔσται ἡ σύνταξις τῶν περιθύρων). Notre invocation à saint Michel serait-elle liée à la construction du poste de garde ? la restitution est ici trop incertaine pour l'affirmer.

<sup>41</sup> La fiche Inv. 4629 porte la date du 31 juillet 1987, sans indication de provenance. La pierre est conservée au « Domitiansdepot » sous le n° 2576. Dimensions du bloc (en position verticale) : ht. 0,70 m ; larg. 0,14 m ; ép. 0,365 m.

<sup>42</sup> D. Knibbe, H. Engelmann, B. İplikçioğlu, *Neue Inschriften aus Ephesos XII*, ÖJh 62 (1993) 148, n° 79 (SEG XLIII 794).

<sup>43</sup> Des photographies de l'estampage en latex conservé aux archives de l'ÖAI ont été exécutées à notre demande en 2019. Nous remercions notre collègue Hans Taeuber d'avoir eu l'obligeance de nous les procurer. La photographie de la pierre (pl. 9, fig. 3), reçue plus tard, a confirmé notre lecture de l'estampage.

conduites que des fontaines, aussi bien des nymphées dans un contexte profane que des fontaines dans un ensemble ecclésiastique<sup>44</sup>. Faute d'indication sur la provenance de la pierre, on ne peut préciser la nature des travaux.

Quant aux lignes 5–7, apparemment de la même main que les précédentes, elles s'en distinguent cependant par des interlignes réduits et une gravure moins profonde. Contrairement à la première édition, qui transcrit ces lignes entre deux croix, il ne semble pas y avoir de croix au début de la l. 5, tandis que la l. 7 se termine par une croix latine combinée à un *rho*. Ce type de croix monogrammatique (Ϡ), à défaut d'autre indice chronologique, autorise une datation relativement large, du milieu du iv à la fin du VI<sup>e</sup> s.<sup>45</sup>. Le texte des l. 5–7 n'a pas été interprété. On peut cependant montrer que cette suite de lettres imprononçables constitue la version d'un texte grec crypté suivant un système connu, il est vrai plus familier aux papyrologues qu'aux épigraphistes. Il convient de rappeler les principes de ce code avant de l'appliquer aux lignes énigmatiques.

La cryptographie dite « alphanumérique » repose sur l'alphabet grec, divisé en trois séries de lettres dont la valeur numérique correspond aux unités (de α à θ), aux dizaines (de ι à π) et aux centaines (de ρ à ω). Selon ce code, la somme de chaque lettre et de son équivalent crypté doit être égale à 10 dans la première série, à 100 dans la deuxième, à 1000 dans la troisième. Ainsi les lettres δ = 4, ι = 10, ρ = 100, correspondent respectivement dans l'alphabet crypté aux chiffres ς = 6, ζ = 90, Λ = 900 : l'équivalent crypté de δ est donc ς (4 + 6 = 10), l'équivalent de ι est ζ (10 + 90 = 100), l'équivalent de ρ est Λ (100 + 900 = 1000). Le système de codage des 24 lettres peut se résumer en superposant l'alphabet courant à l'alphabet crypté.

α β γ δ ε ζ η θ	ι κ λ μ ν ξ ο π	ρ σ τ υ φ χ ψ ω
θ η ζ ς ε γ β α	ζ π ο ξ ν μ λ κ	Λ ω ψ χ φ υ τ ς

L'inscription d'Éphèse correspond à ce code, pourvu qu'on la lise exactement. Les dernières lettres, qui ont été lues θσβν, sont en réalité θξβν, forme cryptée du mot ἀμὴν. L'examen de la photographie (pl. 9, fig. 3) confirme non seulement cette correction, mais en impose plusieurs autres. En particulier le déchiffrement initial a méconnu les lettres numériques *stigma* (l. 5) et *sampi* (l. 5 et 6), équivalant respectivement aux lettres *delta* et *rho*. Le tableau ci-dessous présente sous forme synoptique l'édition de 1993, notre lecture révisée du cryptogramme, et sa résolution.

ÖJh 1993	lecture révisée	solution du cryptogramme
δελσλλ	ΑΕΛΣCΑΛ	θεοδωρο
ο.βαυλο	ΘΞΘΛΨΛΟ	αμαρτολ
λθσβν	ΛΘΞBN	οαμην

<sup>44</sup> Voir par exemple I.Eph. II 300, dédicace d'un ὕδρεϊον daté de 209–212. À Laodicée de Lycaonie, l'ὕδρεϊον d'une basilique chrétienne (MAMA I 170, l. 16) doit être la fontaine de l'atrium.

<sup>45</sup> Pour s'en tenir à Éphèse, on notera le même type de croix monogrammatique en tête d'inscriptions officielles : I.Eph. IV 1352 (proclamation du proconsul Phlégéthios) ; VI 2044 (travaux au théâtre du proconsul Messalinos).

L'inscription constitue donc une phrase continue, dont seuls les derniers mots ont été codés.

Κ(όρι)ε βοήθη τὸ οἰκοδο- μήσαντι τὰ οἰδρία αελσσλλ θξθΔψλο λθξβν †	<i>Seigneur, viens en aide à celui qui a construit les fontaines (?), Théodôros le pécheur, amèn †</i>
--	--

L'emploi de ce système cryptographique est une nouveauté à Éphèse et, de toute façon, une rareté en épigraphie. C'est d'après des colophons de manuscrits allant du IX au XVI<sup>e</sup> s. que Montfaucon donna dès 1708 la clé de ce code<sup>46</sup>. Le premier exemple épigraphique connu fut relevé à Athènes, dans les années 1850, par l'archimandrite russe Antonin, qui sut en reconnaître la signification. Gravée sur une colonne du Parthénon, cette invocation aujourd'hui disparue date probablement du IX ou X<sup>e</sup> s.<sup>47</sup> :

πε ηλβαβ ψλ ελχχ [ωλχ] ηθωῶσεῆλχ ξλ[νθ]υλχ θξβν, c'est-à-dire :  
Κ(όρι)ε βοήθη τὸ δού(λο)υ [σου] Βασιλείου μο[να]χοῦ ἀμὴν.

Toutefois les exemples épigraphiques les plus anciens de ce code remontent à l'Égypte romaine. Sur un des Colosses de Memnon, un proscynème d'époque impériale s'est borné à coder les noms de personnes : copié au XVIII<sup>e</sup> s. par R. Pococke, repris en 1853 dans le CIG, ce cryptogramme ne fut élucidé qu'un siècle plus tard par le papyrologue A. Bataille<sup>48</sup>. C'est en effet l'émergence de la papyrologie qui, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> s., a mis en évidence l'ancienneté d'une cryptographie bien antérieure au Moyen Âge<sup>49</sup>. L'analyse la plus complète de la documentation égyptienne a été donnée par Giovanna Menci, à qui l'on doit en particulier l'édition du PSI XVI 1643

<sup>46</sup> B. de Mautfaucon, *Palaeographia graeca*, Paris 1708, 286. C'est encore sur les colophons médiévaux que s'appuie V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, Leipzig 1913, II, 282–283 et 298–319.

<sup>47</sup> Nous citons ci-dessus le texte restitué par M. Xenaki, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Attique (VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup>–XII<sup>e</sup> siècles)*, Athènes 2020, n° 168. Le fac-similé d'Antonin [Kapustin], *O drevnih hristianskih nadpisjah v Athinah*, Saint-Petersbourg 1874, 70–71, n° 93, pl. 24, est aussi reproduit par A. Orlandos, L. Vranoussis, *Tà χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος*, Athènes 1973, 6–7, n° 12. Nous sommes reconnaissant à Maria Xenaki d'avoir bien voulu nous communiquer son édition avant qu'elle ne paraisse.

<sup>48</sup> CIG III 4759. D'après A. Bataille, *Thèbes gréco-romaine*, CE 52 (1951) 349, A. et É. Bernard, *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon*, Le Caire 1960, 205–208, n° 102.

<sup>49</sup> Dès 1895, un passage crypté du papyrus magique P.Lond. 121 (III<sup>e</sup>–IV<sup>e</sup> s.) = PGM 7, r. 970, avait été déchiffré par C. Wessely, *Ein System altgriechischer Tachygraphie*, AAWW 44 (1895) 9–11. Cf. Menci, *Crittografia greca in Egitto (infra n. 50)* 554.

(IV<sup>e</sup> s.), longue liste entièrement codée de vêtements et de denrées alimentaires<sup>50</sup>. Entre les documents égyptiens, en grec puis en copte, et les colophons médiévaux, la papyrologie italienne s'est interrogée sur les voies de diffusion de ce code cryptographique. L'inscription d'Éphèse qui, vu le travaux d'urbanisme qu'elle commémore, ne peut être postérieure au début du VII<sup>e</sup> s., constitue, chronologiquement et géographiquement, un chaînon intermédiaire entre l'Égypte et Byzance. Toutefois ce nouveau témoignage n'est pas sans précédent en Asie Mineure. Une église de Cappadoce du VI<sup>e</sup> s. a récemment révélé deux invocations à saint Serge, élucidées par Jean-Luc Fournet<sup>51</sup>. La première commence ainsi : † θζζε ωελζζ | ηλβαβωλν ψλ|ν ελχολν ωλχ |<sup>4</sup> ολνζνλν πθ | ψβν ελχοεν | ωλχ ζθρθθν (...), c'est-à-dire : † Ἁγιε Σέργι, | βοήθησον τὸν δοῦλόν σου |<sup>4</sup> Λουγῖνον καὶ | τὴν δοῦλὲν | σου Μαρίαν (...). À la différence de l'inscription d'Éphèse, ces invocations cappadociennes sont cryptées du début à la fin. C'est aussi le cas en Égypte de deux invocations inscrites, au VI ou VII<sup>e</sup> s., sur un mur de cellule au monastère d'Épiphane. En voici un extrait<sup>52</sup> : εχμθω|αθῆ κερῆ ψθω θξθρψῆθ[ω] | ζλ[χ] εζσ ζ[β]νθω λ <θ>ξθρ|ψλω, c'est-à-dire : εὐξασθαι περὶ τὰς ἀμαρτί[α]ς | μου, ἐγὼ Μ[η]νᾶς ὁ <ἀ>μαρ|τ<ωλ>ός.

La pratique de la cryptographie n'est cependant pas l'apanage des moines : il s'agit en Cappadoce de fidèles ordinaires, à Éphèse d'un artisan expert en travaux hydrauliques. La diversité des milieux et des époques où l'on a fait usage de ce code ne permet guère de le rapporter à une intention unique, qu'il s'agisse de papyrus magiques ou de colophons byzantins. Du moins peut-on constater dans l'ensemble des cas la volonté de voiler tout ou partie du message, et généralement le nom des personnages : façon peut-être pour certains de se prémunir contre l'envie, le φθόνος, mais surtout, pour un chrétien, de se fier à Dieu ou à ses saints pour reconnaître le nom de celui qui les invoque<sup>53</sup>.

Centre national de la recherche scientifique (UMR 8167)  
82 rue de l'Amiral Mouchez,  
75014 Paris, France  
denis.feissel@college-de-france.fr

Denis Feissel

<sup>50</sup> G. Menci, *Crittografia greca in Egitto*, in : *Proceedings of the 25<sup>th</sup> International Congress of Papyrology*, Ann Arbor 2007, 551–564. Ead., *Scrittura segrete nell'Egitto romano e bizantino*, A & R 3–4 (2008) 260–270. Je remercie Maria Xenaki d'avoir attiré mon attention sur ces travaux.

<sup>51</sup> D. Feissel, J.-L. Fournet, *Appendice épigraphique*, in : C. Jolivet, N. Lemaigre Demesnil, *Saint-Serge de Matianè, son décor sculpté et ses inscriptions*, T & MByz 15 (2005) 67–84, aux p. 80–84 (SEG LV 1524–1525).

<sup>52</sup> P.Mon.Epiph. II 701 (SB IV 7513), l. 3–6.

<sup>53</sup> Voir à ce sujet Ch. Roueché (with an appendix by D. Feissel), *Interpreting the Signs: Anonymity and Concealment in Late Antique Inscriptions*, in : H. Amirav, R. B. ter Haar Romeny (edd.), *From Rome to Constantinople. Studies in Honour of Averil Cameron*, Louvain, Paris 2007, 221–234.

Tafel 8

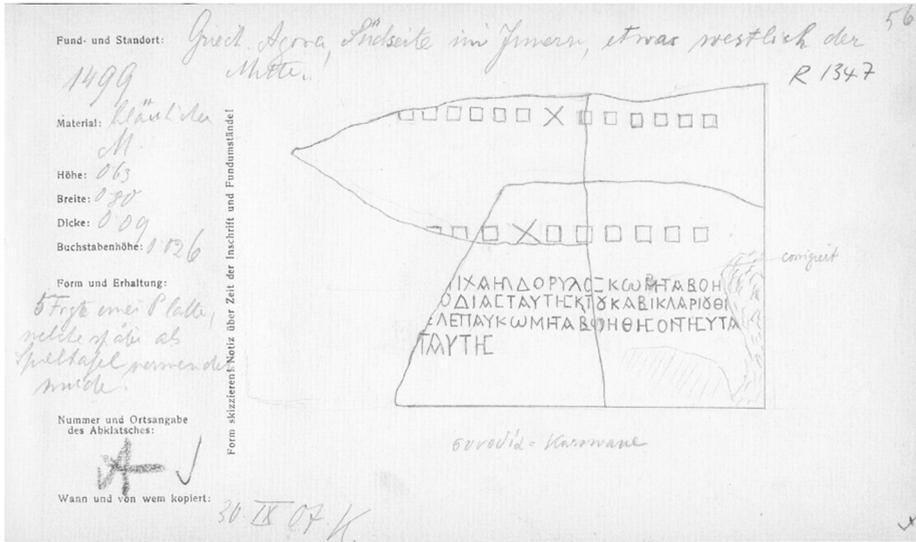


Fig. 1 : Invocations à l'archange Michel : copie par J. Keil en 1907  
 SKB 1499 (J. Keil) © ÖAW-ÖAI



Fig. 2 : Invocations à l'archange Michel (Foto: © D. Feissel)



Fig. 3 : Une invocation cryptographique méconnue (Foto: © ÖAW-ÖAI)

zu D. Feissel, S. 42 u. 44